Luigi Mascilli Migliorini, *Au cœur de l'Italie. Voir la Toscane, de Montesquieu à Berenson*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2014, 131 p.

Gilles Bertrand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/7824>

DOI : 10.4000/cdlm.7824

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2014

Pagination : 327-332

ISBN : 978-2-914-561-70-9

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Gilles Bertrand, « Luigi Mascilli Migliorini, *Au cœur de l'Italie. Voir la Toscane, de Montesquieu à Berenson*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2014, 131 p. », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 89 | 2014, mis en ligne le 01 juin 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/7824> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.7824>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Luigi Mascilli Migliorini, *Au cœur de l'Italie. Voir la Toscane, de Montesquieu à Berenson*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2014, 131 p.

Gilles Bertrand

NOTE DE L'AUTEUR

Une version abrégée de ce compte-rendu a paru sur le site de *La Vie des Idées*.

- 1 Près de vingt ans après la parution italienne originale, accompagnée d'illustrations choisies par Maurizio Bossi chez l'éditeur florentin Ponte alle grazie¹, et huit ans après une réédition chez l'éditeur Le Lettere², une traduction de cet ouvrage bref mais percutant de Luigi Mascilli Migliorini est proposée au public francophone. L'ayant nous-même utilisé avec profit en travaillant sur la dimension politique du voyage des Européens en Toscane dans la longue durée de l'époque moderne, nous n'avions pas manqué d'être intrigué par le glissement vers la « tradition » de ce qui avait d'abord été saisi comme la « conscience » et le « mythe » de la Toscane, et qui devient maintenant un simple « voir ».
- 2 Par touches successives, l'auteur s'appuie sur quelques dizaines de textes français, anglais, allemands et italiens en vue de cerner l'essence de la Toscane et sa place dans l'imaginaire de l'Italie. Il convoque ses témoins en six chapitres disposés selon un fil chronologique entre le début du XVIII^e siècle et le milieu du XX^e siècle. Après avoir décrit l'émergence, à partir des années 1760, d'une image favorable de la Toscane au sein de la conscience européenne, l'ouvrage nous immerge dans le XIX^e siècle, âge d'or d'une montée en puissance de sa visibilité sur la scène culturelle italienne et internationale, puis s'interroge sur le sort qui lui a été réservé au XX^e siècle.

- 3 Un premier chapitre, consacré à la « Naissance d'une tradition » (p. 9-38), tente de restituer la charge de mélancolie, de négativité et de condamnation que les voyageurs du XVIII^e siècle ont longtemps déployée à l'encontre de la Toscane et de ses principales villes, malgré leur intérêt pour la singularité de Florence par rapport à Rome. Il convoque Addison, Montesquieu, de Brosses, mais aussi Berkeley et Edward Gibbon pour mieux souligner comment, par contraste, une image positive de la Toscane s'esquissa dès la première moitié du siècle au contact de Livourne puis prit forme à partir de la fin des années 1760 avec Lalande et l'explosion de l'intérêt pour Florence. La terre toscane, ses habitants et la civilisation artistique florentine, y compris celle des lettres et des bibliothèques, commencèrent à attirer une série d'auteurs de guides ou de récits de voyage à succès (Cochin, Grosley, Richard, Coyer). Florence devint à l'aube des années 1770 l'Athènes de l'Italie, où l'Antiquité n'était plus seulement à lire en termes de décadence. Ce fut bientôt l'heure de Dupaty et d'Arthur Young. Le faible intérêt de Goethe à l'égard de Florence dans les années 1780 révèle assurément la lenteur du processus de promotion de la Toscane par rapport au sud de l'Italie et au goût pour l'Antiquité. Si Florence ne fut pas un déclencheur de son œuvre d'historien pour Gibbon, c'est que les lieux ne lui parlaient pas comme à Rome, siège de son émoi de 1764 sur le Forum, et l'historien William Robertson n'offrait pas davantage prise en 1769 à l'image de la Renaissance toscane. À l'inverse, point chez Roscoe en 1796, dans la *Vie de Laurent de Médicis*, le topos d'une tradition collective européenne où Florence commence à jouer un rôle de médiation avec l'Antiquité en ne se référant plus à l'âge des Communes, mais à la Renaissance.
- 4 C'est toutefois Sismondi qui opéra, selon l'auteur, la rencontre féconde entre l'expérience du voyage et la question de la densité historique de la Toscane. Il en fit le jardin de l'Italie et par là de l'Europe, recueillant le fruit de plusieurs siècles d'une vie civile raffinée et d'une présence humaine qui imprimait sa marque sur la nature. Les villes avec leurs manufactures étaient le moteur de la civilisation toscane, plaçant la campagne sous leur domination. Et Sismondi d'exalter la « petite dimension » de la Toscane, apte à promouvoir la liberté individuelle et la confrontation directe entre l'homme et son environnement. Plutôt qu'aux débuts d'une civilisation, on s'intéressait désormais à sa maturité. C'est ainsi que Florence, source de vie et d'énergie, se présente chez Mme de Staël comme donnant à la culture européenne l'occasion de méditer de façon moderne sur la finitude de l'individu et l'irréductibilité de l'art, en fournissant l'exemple d'une décadence issue d'une « déperdition intérieure » (p. 38).
- 5 Dans un second chapitre, « L'héritage du romantisme » (p. 39-59), Luigi Mascilli Migliorini repère chez Sismondi, Stendhal, Vieusseux et Michelet, puis jusqu'à Ranke et Quinet en passant par quelques chantres du pittoresque, la manière dont se serait élaborée l'image d'une Italie morale ancrée dans le modèle toscan. En y ouvrant son cabinet littéraire, Vieusseux a pensé Florence comme un carrefour de l'Europe, ce qu'il aurait été difficile d'imaginer chez les voyageurs antérieurs à la Restauration. Aux yeux du marchand genevois, le passé de Florence, même révolu, revêtait un potentiel symbolique dans la mesure où la ville tout à la fois se nourrissait de son territoire et engendrait une identité la hissant au rang de métropole européenne. Contrairement à Sismondi, Vieusseux privilégiait cependant la campagne et réhabilitait un ancien paternalisme aristocratique. L'attention au lien de l'homme avec la terre devait à son tour animer le cours d'économie toscane de Gino Capponi et se retrouver dans le besoin manifesté par Giuseppe Montani de renouer le fil interrompu par la révolution

industrielle et les événements de la Révolution française et de l'Empire. En cherchant à décrire la civilisation italienne, Michelet instaura, de son côté, un va-et-vient entre perception esthétique et jugement historique, ébauchant une approche pittoresque qui allait s'imposer chez Lady Morgan, Eustace, de Norvins et L. Simond. La sympathie de l'Europe à l'égard de la Toscane se doubla du plaisir de la cantonner à n'être qu'un « coin du monde » périphérique et isolé. Elle n'en était pas moins impliquée, comme le suggère Dickens en 1845, dans les processus de modernisation sociale et politique. La vision par von Ranke d'une Europe où s'entrelaçaient des nations de statut très divers grandit au contact de la Toscane. Et si Quinet peina à retrouver dans l'âge des communes la vigueur et l'énergie qui avaient séduit Sismondi, il situait la décadence de la Toscane à l'époque de sa modernité. L'unité territoriale et politique de l'Italie ne suffisait pas à réparer la rupture avec la tradition provoquée par cette même modernité.

- 6 Les bases étaient posées pour que Ruskin comme Burckhardt transforment Florence en « Un passé pour l'Europe » (chapitre 3, p. 61-74). Chez eux, Florence et la Toscane sont le domaine d'un passé, le lieu de ce qui a déjà été achevé. Henry James emboîta le pas à Ruskin, opposant la laideur de l'Italie moderne aux témoignages immobiles d'un passé qui ne pouvait désormais plus dialoguer avec le présent de façon créatrice. L'industrielle Livourne fut rejetée au profit de la « douceur immobile » de Florence. Dans le sillage de Burckhardt, l'historien Symonds se pencha sur la Renaissance toscane mais y reconnut moins l'aurore d'une société libérale que la célébration du culte de l'individu et de sa force, et en poussant plus loin il aurait pu n'y voir qu'un âge esthétique, à défaut d'un âge éthique.
- 7 Que Florence soit devenue dans les années 1870 la gardienne quasi immobile du passé, c'est ce que démontrent « L'Athènes d'Italie et le château de Brolio » (chapitre 4, p. 75-94). Sous cet intitulé, l'auteur met en regard le thème de la décadence avec les exigences de la situation politique. Le mythe de l'Athènes d'Italie, lieu clos de la mémoire, révèle son aspect négatif face à la volonté de changement qu'aurait exprimée une classe politique saisie par le désarroi à la mort en 1880 de son plus illustre représentant toscan, Bettino Ricasoli, baron de Brolio. Sa biographie par Domenico Zanichelli ou son éloge par Celestino Bianchi mirent en évidence le rapport entre générations autour d'un idéal du développement historique de la société italienne, capable encore de grandeur. À l'instar de Santa Maria del Fiore, le caractère sombre du château de Brolio, bâti par les ancêtres de Ricasoli, était considéré comme étant en mesure de faire resurgir les caractères originaux de la tradition toscane issus du Moyen Âge, installant le motif du refuge mythique dans une Toscane médiévale édifiée « sur des règles morales sûres et des hiérarchies facilement identifiables » (p. 84). Le discours commémoratif de Giuseppe Massari faisait quant à lui de Ricasoli un héros moderne, susceptible d'intervenir dans le devenir historique. Florence peina pourtant à s'imposer comme un protagoniste incontournable de la vie nationale dans la mesure où à partir des années 1880, l'Italie tout entière échouait à égaler les pays européens plus avancés. Malgré l'affirmation d'un paradigme toscan dans l'élaboration d'une histoire littéraire nationale, Florence paya le prix de son choix d'assumer le rôle de médiatrice de la tradition. Elle sortit du débat national pour embrasser une vocation plus universelle.
- 8 En contrepoint de la déception d'un Maupassant face à la foule bruyante qui contrastait à Florence avec les émotions authentiques que la beauté des lieux suggérait, le dernier combat contre la modernité se serait livré dans la Maremme des années 1880, qui

représente ici « L'autre Toscane » (chapitre 5, p. 95-108). Renato Fucini y voyait le « Midi » de l'Italie du Nord et un autre écrivain, Giuseppe Tigri, y relevait les éléments contraires à l'idéologie du progrès qu'avaient pourtant voulu y introduire les agronomes et autres chantres de l'assainissement des terres et de l'extirpation de la misère, de G. Santi à Lullin de Châteaueux et Vieusseux. Évoquant la Sicile de Verga, le « récit maremmien » (p. 102) témoigne du regret tout à la fois d'un passé campagnard et d'une classe sociale ayant perdu son lien avec les raisons historiques de son identité. Au grand passé littéraire toscan, d'empreinte citadine, s'opposerait la tradition de l'Italie rurale à laquelle a été parfois associée, dans une perspective anti-intellectuelle, la figure de Carducci, fils indirect de la Maremme que nombre de ses poèmes évoquent. L'autre Toscane serait aussi celle des villes mortes que Taine décrit à travers les murs rougeâtres de Sienne ou le Camposanto de Pise.

- 9 Cette somme de récits sur la Toscane accumulés pendant près de deux siècles signifie-t-elle qu'il ne resterait à la Toscane du xx^e siècle que la possibilité de se débattre dans le paradoxe entre « Le réel et l'irrationnel » (chapitre 6, p. 109-127) ? C'est l'hypothèse formulée par Luigi Mascilli Migliorini. Nous entrons dans le xx^e siècle par le truchement d'un non-Européen, le Nicaraguayen Ruben Dario, contemplant le Camposanto de Pise lorsque soudain une musique militaire l'interrompt. De ce processus d'internationalisation de la Toscane, témoigne l'installation à Florence, parmi d'autres, de trois grandes institutions culturelles entre 1897 et 1917, le Kunsthistorisches Institut, l'Institut français de Florence et le British Institute. Malgré un écho assez faible chez les Florentins à l'époque, cette capacité d'agrégation symbolique et culturelle de la ville allait de pair avec l'enracinement dans une idée de Florence et de la tradition toscane qui en faisait un lieu de la recherche en histoire de l'art et en particulier sur la civilisation de la Renaissance toscane. Les thèses de Burckhardt sur le souci de traduire en actes des principes généraux de liberté firent certes place chez Warburg à l'intérêt pour des formes abstraites, détachées de la préoccupation morale. La Florence décrite à sa suite par Robert Davidsohn relevait davantage de l'esprit que de l'histoire, elle perdait l'ancrage sur des lieux précis, puis elle devint chez D.H. Lawrence l'espace d'expansion d'une vitalité primitive des individus. C'est en même temps bien chez ce dernier, admirateur des Étrusques, que Florence et la Toscane acquièrent le statut d'« Italie de l'Italie » (p. 118), concentrant les caractères génériques de la péninsule en un temps où la « désintégration sèche » de la modernité la menaçait.
- 10 Tandis qu'après la première guerre mondiale la recherche du temps immobile se déplaça loin de l'Italie et de la Toscane, dans le repli des consciences individuelles ou vers de lointains continents, quelles énergies se dégagèrent de la vision déclinante d'une Florence placée pour ainsi dire au bout de l'histoire ? L'auteur plaide pour une Toscane vivante, dût-elle avoir disparu. Présentée par Nicola Ottokar comme le modèle d'une tradition devenue exemplaire grâce aux conflits qui l'avaient secouée, elle se transforma en une réserve de motivations éthiques puisées dans son histoire, au premier rang desquelles figurait la liberté durement conquise au fil des batailles. Inversant la vision d'un « développement paisible », l'historien d'art Berenson reconnut lui aussi que des affrontements dramatiques s'étaient joués sur le terrain même de l'art. Le jeune historien antifasciste Nello Rosselli, en racontant l'histoire de Giuseppe Montanelli à l'époque du *Risorgimento*, a dressé de son village natal toscan, Fucecchio, le portrait d'un lieu à la vie pauvre mais libre. Cette même liberté toscane transparait

dans l'*Inventaire de la maison de campagne* de Piero Calamandrei (1945), où des raisons d'identité individuelle sont récupérées à travers l'historicité des lieux. Berenson évoque à la Libération la reconstruction de Florence en en faisant « un organisme historique vivant doté d'un fort pouvoir de suggestion esthétique » (p. 125). Contre sa proposition de reconstruire à l'identique la Florence d'autrefois s'était néanmoins élevé R. Bianchi Bandinelli, dans la mesure où il ne lui semblait aucunement possible de remonter un organisme qui avait été vivant, légué par le lent processus de l'histoire. Luigi Mascilli Migliorini se plaît à rappeler qu'à l'idée de la ville-musée s'oppose la « tradition », conçue précisément comme « l'aboutissement d'une expérience historique collective et vivante » et non comme « la marche inerte de la beauté à travers le temps » (p. 127).

- 11 *Au cœur de l'Italie* est un ouvrage exigeant, qui abonde en références précisées dans les notes en bas de page. Les observations sur les voyageurs de différents pays européens à propos de la Toscane, et de Florence en particulier, engendrent une interrogation sur sa place dans la construction de l'idée d'Italie et sur l'identité de son paysage naturel, humain et artistique. Articulant intimement la ville et la campagne, cet espace régional devient un élément décisif dans la définition de l'Italie, donc d'identification de l'italianité. D'entrée de jeu, l'auteur s'attaque à la complexité des stratifications temporelles, oscillant entre les modèles rassurants fixés par la tradition et le désir de naître à nouveau, en repartant de zéro. La Toscane et Florence ont été selon lui un lieu idéal de rencontre entre l'antique et le moderne. En tentant de démêler les liens entre discours identitaire et réalité historique, il combat l'usage simplifié de l'identité que l'on suppose ancrée sur la tradition et démonte le préjugé d'une identité stable et aisément reconnaissable. Celle de la Toscane a été à ses yeux trop changeante et protéiforme pour qu'on la fixe une fois pour toutes. En d'autres termes, son livre ne part pas vraiment à la recherche de l'identité de la Toscane et invite à repenser la notion même de « tradition ».
- 12 De très rares coquilles disparaîtront aisément d'une seconde édition, comme Alberto Postigliola devenu Postiglia (note 1 de la p. 9), la particule attribuée à Coyer (p. 13, 14, 16), la minuscule laissée au mot Antiquité ou la déformation de Pellegrini en Pelligrini (p. 124). On se dit qu'il n'aurait pas été mal d'indiquer que la date de première édition des *Observations sur l'Italie* de Grosley était 1764 et non pas 1770 (p. 14 et 17) puisque chaque année compte dans la décennie des années 1760. La reprise exacte de la version originale nous prive par ailleurs des enrichissements historiographiques intervenus depuis 1995. On pense au volume dirigé par Jean Boutier, Sandro Landi et Olivier Rouchon en 2004, qui a fait le point sur l'identité étatique de la Toscane en convoquant une vingtaine de contributeurs français³. On a en mémoire la production sur Sismondi, sur le voyage en Italie ou sur l'Institut français de Florence⁴. Mais l'idée qui a prévalu chez l'éditeur a été de restituer le livre de l'auteur dans son état originel et unique, lui conférant la dimension d'un ouvrage classique et en quelque sorte intemporel.
- 13 Il est bienvenu et salutaire que la présente édition française, munie d'un index des noms de personnes, rappelle au public l'originalité d'un écrit paru vingt ans après le fameux texte de Franco Venturi en 1973, « *L'Italia fuori d'Italia* »⁵. Au seuil d'un renouveau des études sur le voyage et les représentations de l'Italie, cet opuscule au format comparable à celui de Furio Diaz sur l'incompréhension italienne de la Révolution française⁶ a largement contribué à prouver le caractère mouvant du positionnement de la Toscane dans la hiérarchie du voyage d'Italie, sa place ayant été longtemps marginale avant de passer au premier plan au cours du XIX^e siècle. Ce faisant,

il s'agit moins d'un nouveau livre sur le voyage en Italie ou sur le « mythe » de la Toscane des voyageurs que d'une réflexion riche et féconde sur la manière dont l'identité d'une région ou d'une ville se façonne dans le prisme d'une multiplicité de regards, et ne cesse en même temps de nous échapper.

NOTES

1. Luigi Mascilli Migliorini, *L'Italia dell'Italia : coscienza e mito della Toscana da Montesquieu a Berenson*, Florence, Ponte alle Grazie, 1995.
 2. *L'Italia dell'Italia : la tradizione toscana da Montesquieu a Berenson*, Florence, Le Lettere, 2006.
 3. Jean Boutier, Sandro Landi et Olivier Rouchon (dir.), *Florence et la Toscane (XIV^e-XIX^e siècles). Les dynamiques d'un État italien*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004.
 4. Ainsi p. 111 songe-t-on à un ouvrage absent de la note 1 : Isabelle Renard, *L'Institut français de Florence (1900-1920) : un épisode des relations franco-italiennes au début du xx^e siècle*, Rome, École française de Rome, 2001.
 5. Franco Venturi, « L'Italia fuori d'Italia », dans R. Romano et C. Vivanti (dir.), *Storia d'Italia*, vol. 3, *Dal primo Settecento all'Unità*, Turin, Einaudi, 1973, p. 985-1481.
 6. . Furio Diaz, *L'incomprensione italiana della Rivoluzione francese*, Turin, Bollati Boringhieri, 1989.
-

AUTEUR

GILLES BERTRAND

Université Pierre Mendès-France, Grenoble
CRHIPA